

Les Solitaires

Le départ à la ferme.

Bonjour, je m'appelle Gilbert. Un de mes amis m'avait signalé avoir vu ma fiancée, baiser sur la plage. Je me méfie des racontars, je ne m'en suis pas occupé, du fait que je faisais confiance à Évelyne. Nous sommes ensemble depuis plus de cinq ans.

Nous nous connaissions depuis plus de cinq ans, nous avions fait le projet de nous marier au mois de juillet, dans quatre mois.

Comme je m'ennuyais ce jour-là, je me rendis sur la plage, bien en retrait, que très peu de monde connaissaient comme cela je pouvais me baigner à poil, sans être dérangé.

En m'approchant, je m'aperçus qu'une voiture que je ne connaissais pas, était garée là. J'avais, me semblait-il de la concurrence sur la plage. Je m'approche sans faire de bruit, pour voir un couple, s'accoupler. Il bandait comme un salop et entraînait sa grosse bite, dans la grotte de la fille, allongé là, les jambes en l'air.

La fille se trémoussait sur le sable en poussant des cris et lui, il lui enfonçait et retirait sa grosse bite, sans ménagement dans ce confort grand ouvert.

Je voulus m'asseoir au sol, pour les regarder faire, un peu cacher, la fille souleva la tête et je restais, là, bouche ouverte, c'était Évelyne. Mon ami avait eu raison.



Que dois-je faire ? La gifler ? L'engueuler, pour la jeter ? Je crois que ce que j'ai fait était le meilleur. Je me démasquais et sans faire plus attention au deux antagonistes, je me rendis dans mon coin favori et je me jetai à l'eau pour nager un peu.

J'ai pu la voir se séparer de lui très violemment et, elle s'avancait vers moi.

Visiblement pour me

parler. Je fis un détour pour l'éviter, je ne voulais pas l'écouter, je ne voulais pas lui parler, je ne voulais plus la voir, je ne voulais plus rien avoir avec elle.

Je réussis à m'habiller, et je m'éloignais vers mon appartement. Elle me suivit, me donnant toutes sortes d'excuses sur, ce qu'elle avait fait. Étant encore dans un état de choc, je préfèrai ne rien dire, et je rentrais chez moi, la repoussant pour l'empêcher d'entrer. Elle mit sa clef dans la serrure pour ouvrir, pour entrer, nous vivions déjà ensemble ou presque, c'est moi qui ai ouvert, récupérant mes clefs, je la laissais dehors.

Pour avoir ma tranquillité, j'ai bloqué son numéro et je la bloquai sur tous les réseaux sociaux d'internet. J'empilais quelques vêtements de rechange dans mon sac à dos et le jour-même, je suis parti rendre visite à un ami dans les Alpes.

Les solitaires

Jean-Louis mon ami fut très agréablement surpris de me voir.

– Allô Gilbert, tu aurais pû me dire que tu venais, j’aurais préparé ta chambre.

– Tu n’as pas besoin, j’aime mieux coucher dans le foin.

– Dis-moi, pour l’argent que je te dois...

– Tu devrais savoir, que je ne prête pas d’argent, je le donne, jamais je ne réclame le retour. Si je donne de l’argent, c’est que je peux me le permettre autrement je t’aurais dit, excuse-moi, je ne veux pas. N’en parlons plus.

– Et Éveline ?

– N’en parlons plus non plus, je viens de la foutre dehors, c’est pour cela que je suis ici, je vais prendre ma tente, et je vais aller me promener dans la montagne. Si on te pose la question, tu ne m’as pas vu, tu ne sais pas où je suis. Pour les cas extrêmes, voici mon numéro, je viens de le changer. Je vais dormir cette nuit dans la grange, et après le petit déjeuner demain je fous le camp. Tu sais, je vais vivre ce que je voulais faire depuis longtemps.

Le lendemain, comme prévu après un copieux petit déjeuner, je suis parti à l’aventure dans la montagne. Je me suis trouvé un petit coin, où je pense que personne ne viendra me chercher, à côté d’un petit lac. Je commence à dresser quelques pièges pour attraper des lapins ou autres ensuite je m’occupe de dresser ma tente, tout à côté de ce petit lac- L’eau est propre et transparente, je décide de piquer une tête à poil, j’adore.

Cela faisait maintenant plus d'une semaine que j'étais ici, c'est merveilleux, personne ne me dérange, j'ai toujours suffisamment à manger, poissons du lac, lapins champignons, j'ai même réussi à attraper une perdrix. Heureusement que j'avais prévu, d'amener du sel.

Dans la soirée du quinzième jour, je reçois une étrange visite, une jeune fille qui tirait la jambe droite, son bras droit pendait, comme paralysé. Cette jeune fille avait l'air d'être belle, mais crasseuse, elle puait comme un putois. Elle s'avança lentement comme elle pouvait vers moi. Ses vêtements déguenillés ne cachaient pratiquement plus rien de son corps. Je peux dire qu'elle était belle, si ce n'est cette crasse et cette puanteur.

– Eh toi, que fais-tu là, tu es chez moi et à poil. Me dit-elle

– Excuse-moi belle demoiselle, je ne suis pas chez toi, ni chez moi, je suis dans les montagnes qui n'appartiennent à personne ou à tout le monde, autant que je sache, j'aime être à poil lorsque je suis seul

– Si, c'est à moi ici. Elle s'effondre à mes pieds.

– Eh là, que t'arrive-t-il. Je l'aide à se relever, elle tremblait sur ses jambes. Je la fis s'asseoir sur mon tabouret.

– J'ai faim dit-elle. Sa voix était autoritaire, mais douce. Je la regardais, pendant qu'elle mangeait un peu de poisson que j'avais encore.

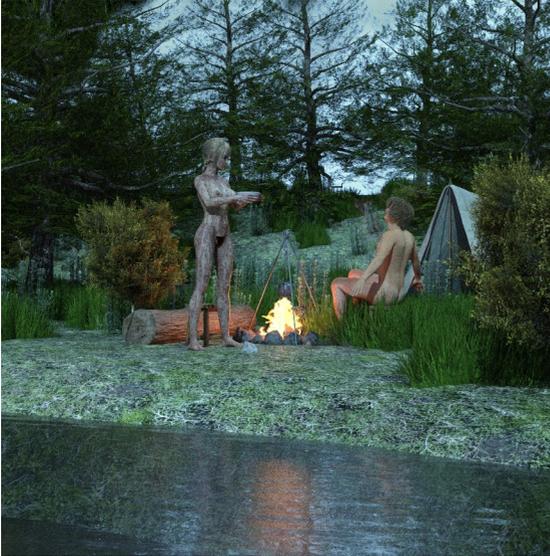
– C'est moi qui te le demande, que fais-tu, dans les montagnes, es-tu seule ?

– Tu n'as pas besoin de tout savoir Robinson Crusoé, je vis dans la montagne depuis presque trois mois, depuis que mon patron m'a foutu à la porte pour engager une fille qui couchait avec lui. Puis comme je n'avais plus d'argent et que

j'étais seule, je me suis payé cet appartement et tu veux me le prendre. As-tu encore à manger ?

– Oui, mais tu vas te laver.

– Je ne peux pas me laver, regarde. Elle se leva, elle me montra son cul au passage, je ne peux pas me laver et me tenir d'une main, ou alors, tu fermes ta gueule et tu me laves.



Comme ça, je t'autorise à me regarder à poil, et toi tu me nourris.

– Il y a un problème dans ton idée, je ne suis pas venu ici pour te laver tes fesses, je suis venu pour être seul. Je vais te nourrir pour aujourd'hui, en suite tu fous le

camp. Il y a longtemps que tu as des problèmes avec ta jambe ?

– Qu'est-ce que cela peut te foutre, de toute façon, tu veux que je foute le camp, et tu ne peux pas m'aider, cela fait quinze jours environ. Je suis tombé j'ai eu une douleur dans le dos au-dessus de mon cul et voila.

– Je peux voir ?

– Ne t'avise pas de me toucher, je ne suis pas venue ici pour me faire peloter par un mec, et même handicapée, je sais me défendre. Elle me montre son couteau de cuisine qu'elle porte à la ceinture. Ce n'est pas parce que tu m'as donné à manger que tu as tous les droits. Alors tu me laves ?

– Chez moi on dit s’il te plaît

– Oui, mais on n’est pas chez toi. Je t’avertis, tu me laves avec un gant, et tu fais attention ou tu mets tes mains. J’en ai assez des mecs, il ne pense qu’à me peloter, je suis sûr que tu ne fais pas exception à la règle.

– Alors fous le camp, tu pue trop, en plus, je n’ai pas envie que tu portes encore plainte pour viol. Aller, dégage, et je m’éloigne d’elle. Elle réussit à m’attraper le bras. Elle a baissé le ton de moitié.

– Robinson, s’il te plaît, aide-moi, j’ai perdu mon boulot, mon fiancé, je perds mes moyens, de marcher, de faire quelque chose, je t’en supplie, aide-moi, je n’en peux plus.

– Tourne-toi, que je voie ton dos, je me nomme, Gilbert. Je ne suis qu’infirmier, mais j’ai des connaissances quand même, et des amis médecins. Elle se tourne, fais glisser son t-shirt, baisse son short, pour que je puisse lui voir le dos.

– Je me nomme Josiane

En tombant, une aiguille de pin, c’était planté dans son dos, assez près de la colonne, assez profonde, touchant vraisemblablement un nerf. L’endroit commençait à noircir, l’infection se préparait. Je téléphone à mon ami docteur, il vient demain dans la journée

– Tu ne sais pas, Josiane, tu vas passer la nuit ici, je pense que mon ami va t’ausculter, je te descendrais au village pour l’attendre. J’ai des antibiotiques, je vais te les faire prendre. Je pense que tu dois entrer à l’hôpital. Maintenant, je vais te laver, te décrasser. Je ne peux pas te livrer avec cette puanteur.

– N’exagère pas tu veux bien ?

– Je n’exagère pas. Tu vis avec, tu ne le sens plus. Elle accepte de se mettre nue devant moi, de se faire laver. Elle a un très joli corps, elle est belle, elle a fermé les yeux. Elle me dit encore.



– Tu en profites, va.

– Arrêtes tes conneries ou je te jette à l’eau. Elle tremble, Josiane, tu as froid ?

– Non, ne t’occupe pas.

Non elle n’avait pas froid, mais elle prenait du plaisir de se faire laver, caresser. Au moment de lui laver sa poitrine, j’hésitais,

elle me tira ma main, pour la poser sur son sein, puis sur sa chatte. Je n’étais pas de bois, lentement ma trique se dressait, heureusement que la nuit tombait. Je lui passais un de mes t-shirts, vu qu’elle était de ma taille, pas de problème, comme mon short, tout cela lui passait à merveille.

Elle a eu un sommeil très agité, elle, comme moi d’ailleurs nous avons très peu dormi. Le lendemain pour la réveiller un peu et pour mon plaisir je l’avoue, je la lavais de nouveau, nue dans le lac, elle avait accepté avec enthousiasme, elle en était très contente, cette fois, j’étais sans gant, avec mes mains nues, ce qui me faisait bander à outrance, ce qui la faisait gémir, trembler assez fort, elle ne cherchait même pas à se retenir. Après lui avoir donné un café fort, je m’éclipais derrière ma tente pour me branler, je n’y tenais plus. Nous descendîmes au village, nous avons mis plus d’une heure, par

moment, j'étais obligé de la porter. Mon ami Marc, le docteur, nous attendait déjà. Après l'avoir regardé il nous dit :

– Il était temps, presque trop tard, je l'emmène à l'hôpital. Je te tiens au courant

– Tu n'as pas besoin, je la connais à peine, que depuis hier.

Merci quand-même. Au revoir Josiane.

– Merci Gilbert, je te revaudrais ça. Dis Josiane

– Tu n'as pas besoin, tu m'as déjà payé. Au revoir Jean-Louis.

Je suis reparti dans ma jungle, l'affaire était terminée. Je me remis à la chasse, à la pêche. Mais le visage de Josiane me revenait constamment devant mes yeux, arrivais même à me faire bander dans mon coin. J'en arrivais à me branler pour me calmer. Au bout de quinze jours, je me décidais de téléphoner à mon ami Jean-Louis, pour avoir de ses nouvelles.

– Halo Jean-Louis, je voulais avoir des nouvelles de la petite que je t'ai amené.

– Tu parles de cette Josiane ?

– Oui ?

– On est bien contents qu'elle soit partie...

– Ha bon, elle est partie ? Je voulais juste avoir de ses nouvelles.

– Eh bien encore une fois, nous sommes très contents qu'elle aille mieux, elle était intenable, elle engueulait tout le personnel de la clinique, elle répétait sans cesse, je vais lui montrer moi, s'il me pelote, disait-elle, il a même vu mon cul. Il l'a même regardé pendant un moment ce voyeur, je vais lui montrer autre chose, moi. Il s'est même permis de me le caresser mon cul ce salop, sans me demander. Je vais le lui faire payer, ce n'est qu'un voyeur. Ce sont les infirmières qui

me l'ont rapporté, j'ai l'impression qu'elle t'en voulait à mort. Elle est partie, nous ne savons pas où elle s'est rendue.
– Si je comprends bien, vous êtes content de vous en être débarrassé, merci encore.

J'étais quand même content de savoir qu'elle allait bien, je continuais d'aller à mes occupations, chasser, faire cuire mes repas et me baigner.

Son retour

Ce jour-là, je pensais plus fortement à elle et je me sentis dans l'obligation de me branler, ensuite, je vais nager un peu, afin de me laver et me détendre. Tout d'un coup, elle se trouvait devant mon nez, toujours avec mon short et t-shirt. Je sortais du lac, elle me barrait le chemin, elle tenait une serviette dans la main. Sans rien dire, elle me couvrit avec.

– Tu veux manger ?

– Oui, j'ai même déjà fait le repas.

– Dis-moi, ton short et ton t-shirt, il faudra bien les laver de temps en temps.

– c'est une très bonne idée. Elle retire ses vêtements, après le repas, je les laverais.

Elle se retrouve maintenant à poil devant moi, ou plutôt à côté de moi. Elle regardait dans le vide.

– Que je sois nue, ne te donne bien entendu pas le droit de me toucher, comme tu l'as fait l'autre fois, je ne t'avais pas donné l'autorisation de me caresser, tu l'as fait, tu m'as caressé mes fesses, mes seins, je ne le veux absolument pas, tu m'as compris ?

– Tu as aimé.

– Oui, bien sûr, mais ce n'était pas la question, tu devais me laver avec un gant, pas me caresser à mains nues. J'ai eu des problèmes avec un mec, je ne veux plus qu'un mec me touche, même pas toi.

– Pourquoi es-tu revenue ? Le mieux était que tu restes ou tu étais, chez toi.

– Je suis chez moi, l'autre fois tu m'as dit, la montagne est à tout le monde, donc à moi aussi.

– Écoute-moi, je suis venu ici, part-ce que j'ai eu des problèmes avec une femme, une pute, et je ne veux, pour l'instant, pas voir de gonzesse chez moi. Tu m'as compris ?

– Oui, seulement, je ne suis pas une femme, je suis une jeune fille, je ne suis pas une pute, et je ne suis pas une gonzesse non plus. Comme déjà dit, cette place n'est pas chez toi, elle est à tout le monde, c'est toi qui me l'as dit. Je suis revenue, je voulais te dire merci, le docteur m'a dit qu'en fait, c'est toi qui m'avais sauvé la vie. Je voulais te rendre ton short et t-shirt.

– Je ne prête pas, je donne, tu n'as pas besoins de me le rendre, j'aimerais même mieux que tu t'habilles en ma présence, mais j'aimerais encore mieux que tu ne reviennes pas, je veux rester seul.

– Tu me donnes des ordres ? Lentement, elle m'énervait, je voulais être seul, je voulais qu'elle disparaisse, elle me faisait bander et nu, je ne pouvais pas le cacher, sauf par chance en ce moment avec la serviette.

– Je viens de te le dire, je ne tiens pas du tout à ta présence, alors si tu veux me faire plaisir, après le repas, fous le camp, tu me fais bander, et si tu restes je vais te violer, tu comprends maintenant ?

La vengeance

– Oui, très bien, c'est d'ailleurs pour cela que je reste, tu es un homme, que je veux faire souffrir et crois-moi, tu ne me violeras pas sans en avoir des égratignures. Je reste.

« Oui, mon homme m'a tellement fait souffrir que je vais me venger avec lui, c'est dommage que ce soit lui, il est gentil, je l'aime bien, il me plaît même beaucoup, mais où vais-je trouver un homme dans la montagne. Il m'a fait jouir l'autre fois dans le lac, j'ai décidé de me venger et ce n'est pas lui qui va me faire changer d'avis, qui va m'en empêcher. Le problème, il me fait mouiller le con, j'ai envie de me branler, oh, c'est une idée, qu'il me voit même le faire »

– Tu es au moins direct, je sais à quoi m'en tenir. Tu ne veux vraiment pas partir ? Tu as encore le choix, car si tu veux m'en faire voir, moi aussi. Le problème, je ne suis pas méchant, mais j'ai des moyens.

Elle ne répondit pas, mais se mit à table pour le repas, nous dégustâmes notre repas qu'elle avait préparé. J'avais décidé de l'ignorer complètement et de faire comme si elle n'était pas là. Après le repas du soir, je fis encore un tour dans le lac. Je la voyais m'attendre sur le sable, elle se branlait sérieusement. En sortant du lac, elle me tendit ma serviette, que bien entendu j'ignorais.

Je m'assieds sur le sable, elle me regardait et je me mis à me branler. Elle continua de me regarder un court instant, puis vexé elle me lança la serviette et parti. *« Le salaud, il a été plus vite que moi »*

Putain que cela me faisait du bien, cette salope voulait me faire bander, elle savait y faire, et ce que j'attendais arriva, elle se branla à son tour, à côté de mon duvet, elle gémissait très fort, se roulait sur mon tapis, ses deux doigts dans son trésor, grognant, criant de plaisir, ou bien elle simulait ? Elle éjaculat en criant assez fort, sans se retenir, je pus voir qu'elle éjectait plus d'un litre de sa cyprine, elle ne simulait pas. Elle resta un moment couchée à plat ventre sur le sol,

les yeux fermés, ses doigts encore bien enfoncés dans son fourreau. Elle était vraiment belle. Je m'enfonçais dans mon sac de duvet et j'essayais de dormir.

Peu de temps après, elle entra dans mon duvet, frottant sa belle touffe contre mon cul, ses nichons dans mon dos, frottait ses mamelons contre moi. Je bandais de nouveau comme je n'avais jamais bandé, si elle continue, je vais éjaculer. Mais elle continua,

encore et encore.

Ne pouvant plus me retenir, je me retourne pour lui éjaculer le contenu de ma bite sur sa poitrine, son ventre, il y en avait encore assez, une partie atteignit sa chatte.

– Salop, pas étonnant que ta pouffiasse t'ai quitté, me lance-t-elle en se levant pour aller se laver.



Cela a été plus fort que moi, j'éclatais de rire. Elle essaye vexée, tel est pris qui croyait prendre. Je me suis endormi, elle n'est revenue qu'au matin, elle se faufilât contre moi, me réveillant, son corps était glacé, je supposais qu'elle avait froid, qu'elle avait dormi dehors et voulais se réchauffer.

Elle se blottissait contre moi, sa main sur mon épaule, elle resta immobile, je sentais son souffle sur ma nuque, sa chatte contre mes fesses, ses seins qui s'étaient écrasé contre mon dos, mais elle ne bougeait plus. J'aimais, oui, je bandais, cette fille ne me laissait pas indifférente. Elle s'était endormi, laissant glisser sa main sur ma poitrine. Je voulais me lever, mais, j'étais trop bien, je me mis à lui caresser sa main, elle me plaisait vraiment.

Doucement, je me suis tourné contre elle, elle se rajuste en dormant, enfouit son visage dans mon cou, sa main avait, involontairement « *ou bien est-ce volontairement ?* » glissée sur mon cul. Sa cuisse était par-dessus la mienne, de ce fait, ma bite bien raide, entre ses jambes, contre sa chatte, elle ne pouvait pas faire autrement que de sentir ma bite, contre sa chatte qui se mouvait. Mes bras par-dessus sa poitrine, je n’osais pas la toucher. Elle se serra encore d’avantage contre moi, elle est restée plus de deux heures collée contre mon corps, comme une sangsue, je lui caressais son épaule, son sein également avant de se réveiller, de me repousser.

– Qui t’a permis de me caresser, dit-elle sans se reculer, restant blotti contre moi, me serrant même contre sa poitrine.

Tu te prends tous les droits.

Je ne lui répondis pas, je me levais, repoussant énergiquement et démonstratif sa main de sur mon cul, sa jambe de sur la mienne. Et je fis le café. Sa tasse, je la déposais sur la table et je sortis. Je pouvais l’ignorer totalement, j’en étais capable. Je pris ma canne à pêche et je marchais jusqu’au lac. Lorsque mon café fut bu, je plongeais nager au soleil, et je m’en allais pour pêcher, du poisson. Elle me porte bon heure, j’ai attrapé un brochet, même assez gros, nous allons nous régaler.

Je ne foutrais pas le camp

Au retour, je fus assez surpris, elle avait fait le ménage, tout était propre, mon duvet pendu au soleil. Je la trouvais devant la tente, elle se branlait. Toujours ses deux doigts dans sa chatte, les bougeait de haut en bas rapidement, perdais de sa cyprine, gémissait



fortement, criait de temps en temps se roulait à terre. Elle me voit, la regarder, elle se met en rage me demande.

- Tu ne veux pas m’aider des fois, porc
- Non, je le fais seul et je commence à me branler devant son nez.

– Tu es vraiment un dégoûtant personnage. À ce moment, je lui éjacule sur le visage et sa poitrine. Elle me crie dessus : tu ne peux pas arrêter tes conneries salop, porc, dégoûtant personnage, elle se sauve maintenant en pleurant.

– C’est toi qui à commencer, je te l’avais dit que je ne voulais pas de gonzesse, tu voulais me provoquer, tu l’as. Ou bien tu acceptes maintenant, ou tu t’en vas. Fait attention quand même, si tu me provoques de trop, je te viole, je suis près.

– On va bien voir rétorque-t-elle. Elle a disparu. Elle avait donc bien l’intention de rester.

Je ne me trouvais pas bien dans ma peau, je ne voulais pas la faire pleurer, je l'aurais bien prise dans mes bras, je l'aurais embrassé, caressé, elle me poussait. Je l'entendis ronchonner pendant toute la journée, je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elle disait, mais te temps en temps, tapait du pied, ou bien elle disait « salop, je t'aurais ».

Le soir, après le repas, nous allâmes séparément dans le lac, elle alla même très loin, la nuit tombait, je ne pouvais plus la voir.

J'allais me coucher, je dormais déjà, elle vient se faufiler devant moi, je ne l'avais pas remarquée, elle appuya ses seins contre ma poitrine, sa vulve trempée contre ma bite, sa bouche contre ma joue, sa main qui appuyait mes fesses contre elle, elle appuyait son bassin contre ma bite, elle respirait assez fort, gémissait. Elle se serra encore d'avantage contre moi, ce qui me réveilla. Affleurant ma joue, elle me dit tous bas.

– Gilbert, je n'en peux plus, tu as gagné. Je m'en vais demain, tu ne voulais pas me violer ? J'ai envie, envie que tu me violes.

Elle avait emprisonné ma bite entre ses cuisses qu'elle avait resserrées, qu'elle serrât davantage, qu'elle fit avancer et reculer, il n'en fallait pas plus pour ma queue, Josiane me caressait dans le dos du bout de ses doigts ce qui me faisait frissonner.

– Non, tu n'as pas perdu, c'est moi qui ai perdu, je voulais être seul, et tu es là. Pourquoi veux-tu partir ?

– Tu ne me veux pas et je ne peux pas te faire du mal.

– Eh pourquoi ?

– T'es vraiment con, me crie-t-elle au visage, tu ne vois pas que je t'aime, plus je reste et plus je t'aime. Elle s'est relevé pour pleurer. Je ne peux pas me venger sur toi, ce n'est pas possible.

– Pourquoi voulais-tu te venger sur moi, je ne t'ai rien fait. Ma fiancée m'a trompé, quelque mois avant notre mariage, il

ne m'est pas venue à l'idée de me venger sur toi. Si j'avais vraiment voulu que tu partes, j'aurais tout fait dans ce sens et tu serais partie crois-moi.

– Tu veux que je reste ?

– Si tu le veux, tu restes.

Assis dans mon duvet, je la regardais, elle leva les yeux et appuya sa moule contre mon visage, contre ma bouche. Elle tremblait.

– Eh si tu me dis de foutre le camp ?

– Combien de fois je te l'ai dit ? Tu n'es pas partie.

Mes lèvres étaient sur sa grotte, ma langue fouillait et voulait entrer, mes mains lui tenait ses fesses, les caressaient.

– Allez, viens, j'ai vraiment envie de te prendre, de te violer.

Ses deux mains s'étaient réunis derrière ma nuque et appuyaient, pendant que ma langue qui avait trouvé ses petites lèvres roses la faisait gémir de plaisir, elle tressautait, mes mains la tenaient par les fesses que je caressais, elle tremblait de plaisir.

Elle se laissa glisser sur moi, trouvant ma bouche, avide, elle m'embrassa, Ma bite qui levait le drapeau, s'enfonça doucement dans sa grotte. Merde quel plaisir pour elle et moi, nous jouissions de cette union, nos deux corps se fondaient ensemble notre souffle s'accordaient, nos gémissements, nos tremblements, tous étaient accordées, jusqu'à l'éblouissement, notre éjaculation, ainsi que notre jouissance finale. Nous nous sommes retrouvés l'un dans l'autre, bouche contre bouche nos corps l'un contre l'autre, ma bite bien profonde dans son fourreau, c'est dans ce contexte que nous nous sommes endormis.

Au matin, ma bite était toujours bien emmitouflée dans son antre, se dressait de nouveau, ne voulait pas sortir. Les bras de Josiane serrer autour de mon cou, elle écrasait sa poitrine contre moi. Je réussissais à lui embrasser par chance, de temps en temps un de ses seins.

Tant pis, pour ma résolution de rester seul, elle était là, je l'a voulais, et j'en étais très content. Elle dormait, je ne pouvais plus bouger, chaque fois que je me retirais un peu pour aller faire le café, ses mains, ses jambes se resserraient pour me tenir contre elle. J'ai renoncé à mon café, en échange, j'avais ses deux fesses, ses seins que je pouvais choisir à volonté, mais aussi sa bouche qui me cherchait à tous moments. Cela était bien mieux que mon café. Je me suis rendormi.

Je n'avais jamais dormi aussi longtemps, je n'ai pas remarqué qu'elle s'était levée, c'est elle qui nous avait fait le café et elle attendait patiemment que je me réveille.

– Gilbert, tu veux vraiment me garder ? Malgré les problèmes que je t'ai faits ?

– Je ne sais pas de quel problème tu parles, si tu veux rester avec moi, reste avec moi, je dois bientôt retourner travailler, mon isolement avec toi n'a plus de raisons d'être.

– Moi ; j'aime bien, j'aime être seule, maintenant, avec toi. Tu veux ton café ?

– Bien sûr.

– Si on rentre, que vais-je faire ?

– Quel est ton boulot ?

– Secrétaire de direction.

– Si tu veux travailler, on te trouvera du boulot, si tu ne veux pas, mon salaire suffit.

– Si je comprends bien, tu veux alors vraiment me garder ?

– Oui, si tu veux rester avec moi, mais fait attention, si tu me provoques, je te violerais

– C'est toujours du viol si je suis d'accord ?

– Je vais te violer et tu me le diras.

– Quand veux-tu rentrer ?

– Demain si tu le veux.

– Et je vais vraiment pouvoir rester avec toi ? Pour tout le temps

– Si je ne te dis pas de foutre le camp



– de toute façon, si tu me dis de foutre le camp, tu sais très bien que je ne t’écoute pas. Tu ne viens pas de me dire que tu voulais me violer ? J’attends.

Oui, je voulais

la violer, comme elle voulait que je la viole. Aussi je l’attrape dans mes bras, nous roulons au sol, bouche contre bouche, mes fesses entre ses mains, ma bite entre ses cuisses, ses nichons entre mes mains, nous continuons de rouler, elle se retrouve sur mon ventre, ma queue bien raide dans sa main qu’elle guide lentement dans son vagin trempé. Elle rejette tellement de cyprine, que je suis moi-même aussi mouillé qu’après un bain. Ma bite entre doucement dans son fourreau, elle gémissait assez fortement de plaisir, elle se remuait sur moi ce qui m’excitait encore d’avantage. Elle perdait le contrôle, j’avais de la difficulté à le garder, tend elle remuait, gémissait, criait de plaisir, elle me griffait, me mordait, m’embrassait, enfin elle me frappât en criant, en éjaculant, en jouissant, m’entraînant avec elle. Ses bras et ses jambes serrés autour de mon corps, m’immobilisait

complètement. Après une heure de débat amoureux, je relève la tête, je détache mes lèvres avec difficulté des siennes, ses bras et ses jambes toujours serrés autour de moi je lui dis.

– C’est toi qui m’as violé, ce n’est pas moi.

– Dans ce cas, nous sommes obligés de recommencer.

– Demain.

– Ou cette nuit ?

– Tu sais maintenant pourquoi je ne voulais pas de gonzesse ?
Même dans la nuit, elles me réveillent.

– D’abord, je ne suis pas une gonzesse, et si cela t’ennuie que je te réveille à minuit et bien je t’empêcherais de dormir jusqu’à minuit, ce n’est pas compliqué. Son museau est de nouveaux contre le mien.

Je m’aperçois que j’aime beaucoup son caractère, beaucoup plus que celui d’Éveline. Sans vouloir faire la comparaison, je l’aime mieux, bien mieux qu’Éveline.

Le lendemain-matin en buvant notre café, nous avons démonté mon camp, elle se chargea de porter une partie de mes affaires.

– Dis-moi Gilbert, tu portes un pantalon ? Pas de short ?

– Tu te demandes pourquoi ? Qui a mon short et mon t-shirt ?

Mon ami Jean-Louis fut assez surpris de me voir avec Josiane.

– Dis-moi, tu pars seul dans la montagne et tu reviens avec une fille, où l’as-tu dégoté celle-là ?

– Dans la montagne, il y en a plein répondis-je. Tu devrais aller y faire un tour.

– ne raconte pas de connerie.

– je te le dis, je me la suis récupéré en montagne, je me la suis cueillie dans la montagne comme un edelweiss je ne sais pas d’où elle vient et je ne veux pas le savoir, elle me plaît comme elle est. Josiane ne disait rien, elle me serrait mon bras des deux mains en souriant.

– Eh Éveline ?

– Quoi ? Éveline, elle a passé sa chance, elle voulait se faire enculer avec d'autres, elle doit continuer. Je me morfondais dans la montagne, je ne pensais qu'à elle, puis une gonzesse s'amène et change tous mes plans...

Le retour

- Je ne suis pas une gonzesse s’il te plaît, me dit-elle.
- Oui, mais à ce moment-là, pour moi tu étais une gonzesse, tu étais une gonzesse, qui m’emmerdait.
- Maintenant je ne t’emmerde plus ?
- Dison moins...
- Attends mon salop, tu ne perds rien pour attendre.
- Non Jean-Louis, elle m’a fait cette saloperie, j’y ai gagné au change croit moi.

Nous sommes rentrés chez moi, elle était heureuse,

- On est chez toi ?
- Non, nous sommes chez nous, toi et moi, nous allons vivre ensemble.
- Dis-moi, mon trésor, je peux arranger comme je veux ?
- Bien entendu, c’est notre appartement, ce n’est plus le mien

Après avoir téléphoné, je reprenais le travail le lundi, dans trois jours.

- Je veux que tu me violes.
- Je suis obligé de sortir pour faire quelques achats, tout de suite à mon retour.
- Promis ?
- Oui mon ange promis. Mais c’est moi qui te violerais pas le contraire.
- J’essayerais.

Pendant mon absence, Josiane rangeait l'appartement, nue dans la maison, en chantant. On sonne à la porte, elle enfle sa robe de chambre. Une jeune dame, assez belle se présente,

– J'aimerais parler à Gilbert. « *Ouille, se dit-elle, je suis sûr que c'est elle, je vais m'amuser* ».

– Bonjour Mademoiselle, à qui ai-je l'honneur ?

– Je suis Mademoiselle Éveline, sa fiancée. « *Je m'en doutais* »

– Son ex.

– quoi son ex ?

– Oui, son ex-fiancée à ce que j'ai pu comprendre. Elle laisse tomber sa robe de chambre.

– Nous allons voir, vous êtes sa nouvelle fiancée, je pense ?

– Bien sûr que non mademoiselle, nous ne sommes pas fiancées, nous vivons ensemble, nous dormons dans le même lit bien entendu, nous couchons ensemble également, mais... non mademoiselle, nous ne sommes pas fiancés.

– Cela suffit mademoiselle je vous demande de foutre le camp, dit-elle en haussant la voix fortement.

– Alors là, mademoiselle, vous avez un gros, gros problème, Gilbert me l'a déjà dit, à plusieurs reprises et vous pouvez constater que je suis toujours là. D'ailleurs le voilà, il vous le confirmera. Josiane se jette à mon cou. Gilbert, tu as de la visite, elle me retire mon t-shirt, baisse mon short.

– Josiane ma chérie, tu pourrais attendre que je sois rentré non ?

– Tu m'as promis de me violer en rentrant, et tu ne vas pas assez vite.

Ignorant totalement la présence d'Éveline, on se frottait l'un contre l'autre. Comme une petite fille, elle me demande.

– Dis-moi, qu'as-tu acheté ? Fais voir

- Regarde, des fruits, du vin, des biscuits pour le café.
 - Tu n’as rien pour le repas ?
 - Si, la rôtisserie va nous livrer, j’avais envie de poulet.
- Éveline, impatiente s’avance.
- Dis-moi Gilbert, je suis venue pour te parler.
 - Eh bien parle, je t’entends.
 - Entre quatre yeux, pas avec cette petite... cette petite...
- Josiane se retourne, lui met son nez contre le sien appui son index sur son front.
- Que suis-je, une petite quoi ? Reste bien gentille et je resterais également gentille, elle élève la voix T’as compris connasse. Éveline sursaute. Mince mon chéri, elle m’a énervée, tu dois m’embrasser maintenant. Je l’embrasse.
- Éveline s’énervé.
- Je peux parler ?
 - Bien entendu, j’entends tous.
 - Oh merde, Gilbert, je te demande pardon, je veux rester avec toi.
 - Tu as un problème, je lui ai dit à plusieurs reprises de foutre le camp, elle ne veut pas
 - Tu vois, je te l’avais dit.
 - Tu dois bien avoir un moyen merde, je t’en supplie.
 - Le second problème, je ne veux pas qu’elle s’en aille.
- Demande donc à ton Jules, celui qui t’en a mis plein le cul l’autre fois sur la plage.
- Non, c’était juste comme ça, je ne l’ai fait qu’une fois, je te promets, je ne le referais plus.
 - C’est faux, une fois où je t’ai vue, et d’autres où mes amis t’ont vue.
 - Viens faire l’amour, maintenant, tu m’avais promis die encore Josiane, qui commençait à me branler devant Éveline.
 - Elle ne peut pas s’abstenir ? Devant moi en plus



– Non, il m’a promis de faire l’amour avec moi, il doit tenir sa promesse. Je sais qu’il tient toujours ses promesses, si cela te dérange ? tu t’en vas, mais je veux qu’il me prenne tout de suite. Éveline, tu peux regarder, je ne te prendrais que 20 Euros.
– Vous êtes dégoûtant

tous les deux.

– Lorsque tu le fais sur la plage, tu n’es pas dégoûtante. ? À présent, cela suffi, tu t’en vas tout de suite, et je ne veux plus te revoir.

– Oh Gilbert, nous allons faire l’amour sans spectateur ? Quel dommage, je pensais déjà encaisser vingt Euros.

Là-dessus, Éveline et sortit faisant claquer la porte. Ma bite



était déjà à mi-chemin dans le fourreau de Josiane qui se trémoussait dans mes bras, elle y mettait de la main, pour que mon gland aille plus vite dans ses profondeurs, qu’elle arrive plus rapidement à sa jouissance.

Nous avons glissé sur le sol, nous nous roulions

ensemble l'un contre l'autre, l'appartement était trop petit, pour notre amour.

Nous nous sommes retrouvés coincé sous la table du salon, Josiane ne voulait plus bouger. Au bout d'un long moment, la sonnette de la porte, nous oblige à nous lever, Josiane s'assoie sur le canapé pendant que je vais ouvrir. Mon ex-futur-beau-père se trouve devant moi. Sans même me dire bonjour, me pousse de la main pour entrer.

- Habille-toi, j'ai à te parler. Il voit Josiane nue sur la banquette. Que fait celle-là ici ?
- Je pense mon cher que cela ne te regarde pas, je suis chez moi.
- Je veux parler avec toi seul. Dis-lui de foutre le camp.
- Nous avons un problème, je lui ai déjà dit plus de dix fois de foutre le camp, elle est, par chance, toujours là, Pourtant, ta fille à tout fait pour que je la foute dehors
- Je vais te montrer comment elle va foutre le camp. Il veut s'approcher de Josiane.
- Je crois mon cher ex-beau-père, que tu vas un peu trop loin, je ne te conseille pas de la toucher, même du petit doigt, je suis encore chez moi. Maintenant tu me dis ce que tu veux et tu te dépêches de repartir, cela est plus qu'un conseil.
- C'est une menace ?
- Oui. Disons légitime défense, je ne t'ai pas invité
- C'est au sujet de ma fille.
- Tu t'occupes de chose qui ne te regarde pas.
- Si, car c'est moi qui paye le mariage, la robe d'Éveline seule me coûte quelque huit mille euros, j'ai commandé la salle, le repas, la musique, au total quelque vingt mille Euros. J'ai déjà envoyé mes invitations.
- Au lieu de pleurer vers moi, demande à ta fille. J'étais contre un mariage de grande pompe, tu le voulais, elle aussi.

- Mais pourquoi tu te sépares d'elle ? Elle n'a rien fait.
- Bien sûr que non, je l'ai surprise en train de se faire sauter en l'air, quelques-uns de mes amis l'avaient également vue avant moi, combien l'ont sauté ? Je préfère encore aller faire sauter une pute, je sais au moins où j'en suis.
- Tu veux dire que ma fille est une pute ?

– C'est toi qui le dit, mais la comparaison se justifie.

Maintenant, j'ai fait la connaissance d'une fille propre, je la veux, je l'ai et je la garde. Tes problèmes d'argent ne sont pas les miens. Au revoir. Les problèmes entre ta fille et moi, cela ne te regarde pas. Josiane m'obligea de faire l'amour plus vite avec elle, je voulais prendre mon temps, mais elle voulait jouir plus vite.

– Gilbert, j'ai envie de prendre ta bite dans ma bouche.

– Si tu en as envie, fais-le mon petit cœur.

Elle était encore assise à même le sol, me tira contre elle, emprisonnant ma cuisse dans ses mains. Elle prit délicatement ma bite, la mouilla entre ses lèvres, dans sa bouche, pour la sucer, la mordiller, la lécher avec sa langue.



Putain que c'était bon, elle me faisait vibrer, s'aidant de ses mains, de sa langue, elle me fit éjaculer dans sa bouche sur son visage, sa poitrine. Alors, doucement, elle retira ma bite de sa bouche pour me mordiller, me rouler mes testicules entre

ses lèvres, elle les prenait les uns après les autres pour les faire rouler entre ses lèvres.

Je jouissais une deuxième fois, elle me caressait encore mes fesses, putain, je ne pouvais plus tenir. Elle prit enfin mon gland dans sa bouche et se mit à nettoyer ma bite avec sa langue, enlever le sperme qui était resté collé dessus. Je me suis agenouillé pour pouvoir l'embrasser.

J'avais appris à aimer cette femme, qui ne se laissait pas monter sur les pieds non plus, oui, je l'aimais. Pendant que je travaillais, elle s'est trouvé du boulot, pendant nos vacances vous allions vivre en solitaire, dans la montagne.